Le corps occupé

les images du corps en Allemagne pendant l'occupation de la Ruhr de 1923

Benjamin VOLFF

Université de Strasbourg LinCS (UMR 7069)

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8602

Résumé : De la Première Guerre mondiale est née une propagande employant le corps comme preuve de l'inhumanité de l'ennemi. En effet, les Alliés dénoncèrent en image les « atrocités allemandes » de l'occupation de la Belgique et du nord de la France. Après l'armistice, les Français occupèrent l'Allemagne. En 1923, les troupes franco-belges entrèrent dans le bassin de la Ruhr, afin de garantir les livraisons en charbon dues par le vaincu au titre du traité de Versailles. Les autorités allemandes condamnèrent cette « effraction ». Les dirigeants du Reich renonçant à lutter contre l'invasion française par la force et ordonnant de refuser de servir l'envahisseur, la propagande fut mise à contribution : discours, témoignages, pamphlets, caricatures, articles de presse perfectionnèrent l'activité propagandiste déjà mise au point lors du précédent conflit. La représentation du corps des victimes de l'occupant y tint une place centrale. La dénonciation des exactions des soldats alliés devait secouer le joug qui pesait sur une population pacifique de mineurs, de travailleurs avec femmes et enfants. Le corps humain en image se référait tant à l'individu qu'à la nation, qui manquait d'ailleurs de chavirer (poussées révolutionnaires, crise monétaire). De peu d'effet sur les Français et les Belges, qui n'oubliaient pas la dureté du régime militaire allemand subi pendant la Première Guerre mondiale, cette propagande émut périodiquement les nations étrangères.
La représentation du corps fut au cœur de l'arène visuelle dans ce combat par l'émotion. Les corps malmenés, harassés et meurtris seront étudiés à travers les dessins de presse, les photographies publiées par les agences allemandes afin d'alerter l'opinion internationale, les témoignages de victimes, les rapports officiels. S'il n'est pas toujours possible de savoir, si la photographie d'un mort correspond bien à l'attribution qui lui est faite par l'auteur (par exemple, un fusillé par les Français), ni de confirmer la narration d'une torture à caractère sexuel, ces manifestations du corps maltraité et jugulé participent d'une constante des publications du XXe siècle en situation de conflit. Cette mise en scène du corps en réceptacle des injustices infligées à la nation allemande semble traduire un tournant : la société y acquiert une corporalité plus forte et le corps devient un de ses biens les plus précieux.

Mots-clés : Guerre ; Corps ; Occupation

Le traité de Versailles de 1919 marque la fin de la guerre, mais constitue aussi un moyen pour la France de panser ses plaies : plus d'un million de morts, des mutilés, des terroirs réduits à l'état de désert. Aussi le gouvernement de Poincaré décide-t-il en janvier 1923 d'occuper le bassin industriel de la Ruhr et de mettre la main sur ses ressources. Le Reich tardait à s'acquitter des réparations, indemnités en argent et nature que le traité lui prescrivait de verser à la France. Le gouvernement alle-

mand réagit à cette nouvelle étape de l'invasion de son territoire, déjà occupé *grosso modo* jusqu'au Rhin depuis 1918, en décrétant une résistance passive qui consiste à refuser d'exécuter les ordres de l'occupant, sans lutte armée. Le combat prend alors notamment la forme d'une virulente campagne de diffamation des troupes françaises. Des instructions sont données aux municipalités, à la police, aux organes de presse, pour que les exactions commises par les soldats soient diffusées et photographiées, afin d'alerter l'opinion internationale. Les corps des victimes sont montrés et mis en scène pour susciter l'indignation. Si effectivement la violence a éclaté par endroits et a été tenace à d'autres, comment selon la propagande, s'est-elle manifestée sur et travers les corps de la population allemande ?

1 Le corps féminin

Le premier conflit mondial marque un tournant dans la meurtrissure des corps, tant des soldats que des civils.[1] Certes, il est supposé que l'inclination à exercer la violence sur autrui remonterait aux origines de l'humanité. Depuis des temps immémoriaux, les sociétés humaines seraient ainsi capables d'inventivité en ce qui concerne la dégradation du corps d'autrui, la guerre pouvant être conçue comme un cycle continuel du meurtre par l'un(e) et de sa vengeance par l'autre.[2] Cependant, la Première Guerre mondiale correspond au dépassement d'un seuil, tant par le nombre des corps qui infligent / subissent la violence que par la course à la sophistication technologique dans la manière de blesser et de tuer, par rafales, obus, gaz et ceci, sans rapports physiques directs entre individus. Or, paradoxalement ce sont des violences plus intimes, infligées directement par une personne sur une autre, qui sont retenues par la presse ou la propagande, lorsqu'il s'agit de la dénoncer. En quelque sorte, cette violence archaïque, d'un corps sur un autre en présence, la rendrait plus compréhensible que celle, inconcevable d'une machine de guerre ou d'une arme pulvérisant une enveloppe corporelle à distance. À ce titre, la campagne de diffamation portant sur les exactions attribuées aux troupes allemandes dans la Belgique et le nord de la France occupée à partir de 1914, met face à face en dessin, des corps d'Allemands oppresseurs à ceux maltraités de femmes, d'enfants et de vieillards.

Le viol est un motif de vindicte contre l'ennemi de 1914 jusqu'à la fin de l'occupation de la Ruhr et pose le problème de sa représentation. Un croquis datant du tout début de la guerre, qui représente une femme nue et entravée, face à un groupe de soldats repoussants, s'accompagne de précisions censées authentifier la scène : « À Rebais, le 4 septembre 1914, des soldats allemands maltraitèrent la dame X…âgée de 29 ans, débitante de boissons, l'ayant déshabillée, ils la gardèrent au milieu d'eux, pendant une heure et demie, puis l'attachèrent à son comptoir, lui faisant entendre qu'ils allaient la fusiller (Rapport officiel français). »[3] Cette image comporte deux caractéristiques appelées à durer dans la mise en scène du corps à des fins de dénigrement de l'ennemi. Premièrement, la mise en regard d'un agresseur difforme et d'un corps beau et vulnérable. Deuxièmement, le caractère apparemment authentifié des faits, qui permet au lecteur de s'y projeter comme pouvant advenir à ses semblables. Ce type de mise en

[1] Audouin-Rouzeau, 2006 : 301. Horne, 2004 : 367.
[2] Chesnais, 1981 : 29-40. Girard, 2010 : 28-29.
[3] *Hetz Karikaturen*, 1918 (non paginé).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

scène des corps procède par association, puisque l'image est destinée entre autres aux soldats français, dont l'esprit va superposer le corps d'une de leurs proches à celui de la femme tourmentée. Les combattants projettent ensuite sur les figures ennemies caricaturées, l'image de leur ennemi, même s'il lui ressemble peu dans la réalité. Afin de toucher le lecteur, la victime prend les traits d'un corps réaliste, mais indéfini, ici une femme plutôt jeune et plaisante, alors que la soldatesque prend un aspect outré et stéréotypé.



Fig. 1 : Médaille satirique en bronze dénonçant la « honte noire », par Karl Goetz, 1920. (karlgoetz.com / accès le 6/5/2022)

Ce procédé est repris après la guerre à leur tour par les Allemands, lors de l'occupation de la Rhénanie par les troupes françaises après l'armistice de 1918. Les troupes coloniales d'Afrique y participent, afin notamment de permettre aux soldats métropolitains de regagner leurs foyers. L'occupation de l'Allemagne vaincue par des troupes d'Afrique subsaharienne est ressentie par les milieux conservateurs et racistes allemands comme une façon supplémentaire d'humilier l'identité nationale. Des groupes d'influence diffusent une campagne de diffamation connue sous le nom de « honte noire », dont un des thèmes favoris est le viol des femmes du cru par les soldats africains.[4] 227 enquêtes diligentées par l'armée française au 30 janvier 1921, réfutent cette accusation en ne reconnaissant que 9 cas de viol, pour un effectif moyen de 22 500 soldats coloniaux. Une médaille est gravée par Karl Goetz en 1920 représentant une incarnation mythique du Rhin, la Lorelei, ligotée à un phallus surmonté d'un casque français (figure 1). Le titre de la gravure joue avec celui du chant patriotique « La garde du Rhin », le fleuve étant désormais gardé par les tirailleurs sénégalais. Dans cette représentation, la beauté entravée de la figure féminine est opposée au visage déformé du soldat africain gravé à l'avers. Cette confrontation de la brutalité à la fragilité, de la laideur à la beauté, est une dialectique constante de la propagande. La représentation de la femme telle une offrande sacrificielle attachée au poteau avait déjà été publiée par le dessinateur hollandais Louis Raemaekers en 1916, lors de la campagne contre les exactions attribuées à l'armée allemande en Belgique, en suggérant les débuts d'un viol.[5] Le graveur Goetz a repris ici un motif postural connu en le contextualisant à nouveau. Le corps féminin incarne une beauté à valeur universelle, favorisant la compassion, alors que la représentation du bourreau par la difformité, l'éloigne de l'humanité.

[4] Le Naour, 2004.
[5] Horne ; Kramer, 2011 : 437.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

La représentation des corps meurtris passe aussi par les mots. Dans les récits, le viol, lui, est euphémisé. Ainsi, le rapport de la ville de Bottrop sur les exactions des troupes d'occupation précise en introduction que « Nous devons ici passer sous silence tous les crimes contre les mœurs » et Paul Wentzcke évoque un viol collectif sur le pont du canal Essen-Dellwig en mots évasifs : « C'est à ces troupes [françaises] qu'était réservée la fornication contre-nature d'une vulgarité complètement inconnue et scandaleuse en Allemagne »,[6] le qualificatif « contre-nature » conférant aux soldats français, à travers leurs agressions sexuelles, une forme de monstruosité qui les exclurait de la nature humaine. Le rapport relate en effet que la jeune femme aurait été abusée successivement par six soldats pendant une heure et demie, dans un fossé en plein hiver.[7] Le corps des femmes est pourtant escamoté, l'énonciation du viol lui-même produisant une forme d'écran, pour ce qui tiendrait de l'impensable ou qu'il faudrait ne pas imaginer, au contraire des rapports de police, qui eux s'appuient sur un examen médical lors des dépôts de plaintes. Un rapport français secret du 7 octobre 1921 qui concerne la Rhénanie occupée, à propos d'un viol collectif qui aurait été commis à Griesheim par des tirailleurs marocains sur une ancienne prostituée syphilitique, comporte les résultats de l'examen médical : « […] il résulte selon les déclarations du médecin allemand, que la femme Muller a subi plusieurs coïts violents et prolongés. L'anus et le vagin présentaient différentes déchirures causes de l'hémorragie abondante qui avait eu lieu. »[8] Les corps violés font partie du paysage de propagande, mais ne sont visibles qu'au moment de leur enlèvement, comme celui où un soldat prend la forme d'un gorille (figure 2).[9] Cette caricature attribue au violeur une puissance musculaire et sexuelle animalisée. Alors que les contingents d'Afrique subsaharienne ont été retirés de l'Allemagne occupée à partir de juin 1920, afin de neutraliser les effets de la propagande au plan international, le motif du soldat noir en train de ravir le corps dénudé d'une blanche continue à être diffusé pendant l'occupation de la Ruhr de 1923, trahissant au-delà des attaques racistes opiniâtres, une représentation où semble s'amalgamer de façon fantasmagorique autant la répulsion que la fascination.[10]

La présence « en creux » du corps violé s'explique tant par les obstacles à relater le viol par les victimes elles-mêmes (femmes, plus rarement enfants et hommes) sous la pression sociale,[11] que par la relation de domination homme-femme conventionnelle, qui attribue au viol par l'ennemi une flétrissure de l'image de la femme et par ricochet, une atteinte au pouvoir masculin : par le rapt, le corps féminin échappe au contrôle masculin de la communauté sociale et culturelle auquel il appartient prétendument. Concernant la campagne contre les tirailleurs sénégalais, qui persiste, même lorsqu'ils ne sont plus là, la sociologue Iris Wigger souligne qu'elle s'adresse spécialement aux hommes blancs : « […] *to whom white woman should be sexually available and possessable according to traditional patriarchal practices.* »[12] Dans une indicible présence, le corps violé s'efface lorsqu'il est nommé, ne résultant alors que sous forme de traces, tel le sang qui macule la victime ou la recherche de sperme sur le linge

[6] Engberding, 1927 : 129 ; Wentzcke, 1930 : 364.
[7] Boschmann, 2023 : 76-78.
[8] Service Historique de la Défense, GR 19 NN 34, à Höchst, 5-7 octobre 1921.
[9] Wigger, 2002 : 122.
[10] Sartre, 1947 : 73-74.
[11] Vigarello, 1998 : 283-284.
[12] Wigger, 2002 : 123.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

lorsqu'il y a enquête, comme dans le cas du viol de Griesheim. Outre les conventions sociales sur la décence, ce corps diaphane des femmes dans les discours dénonçant les violences sexuelles s'explique aussi par sa valeur symbolique. Par le viol, c'est le corps-matrice de la nation qui est profané, ceci davantage lorsqu'il l'est par les populations africaines, que la culture européenne raciste infériorise en ces temps de colonisation. Le corps féminin est principalement défini en situation de conflit comme susceptible d'être possédé par force, idée reprise au gré des circonstances entre 1914 et 1925.



Fig. 2 : « L'occupation noire », caricature de mai 1920 tirée de *Simplicissimus* et légendée « Une honte pour la race blanche, mais cela se passe en Allemagne » (Wigger, 2002 : 122)

2 Blessures, cadavres et tortures

Les récits de blessures non sexuelles sont beaucoup plus détaillés, la victime prenant dans ce cas une véritable incarnation. Le rapport allemand sur la mort du policier allemand Przibilla en juin 1923 à Bottrop (ville occupée par les Belges, mais Przibilla a été attaqué par des soldats français), d'abord rossé puis poursuivi, comporte les détails suivants, reprenant l'examen médical fait par deux médecins, un belge et un allemand : « Une profonde blessure d'un diamètre d'un centimètre se trouvait à une distance d'un pouce sous l'œil gauche. C'était une blessure par balle. Du côté droit du visage, à l'intérieur du globe oculaire se trouvait une profonde blessure d'environ un centimètre, également une blessure par balle. Les deux balles […] sont ressortis du côté droit de l'occiput à hauteur des tempes et ont entrainé une déchirure complète de la boîte crânienne. Cette blessure de sortie [des projectiles] a la largeur de la paume de la main. Le cerveau a été éjecté brutalement par les ouvertures. Dans la substance du cerveau qui a été projetée sur le lieu du crime, le Dr. Van de Velde a retrouvé les deux balles […] ». La photographie du policier abattu est diffusée, mais la qualité du cliché ne permet qu'une localisation approximative des impacts (fig. 3).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

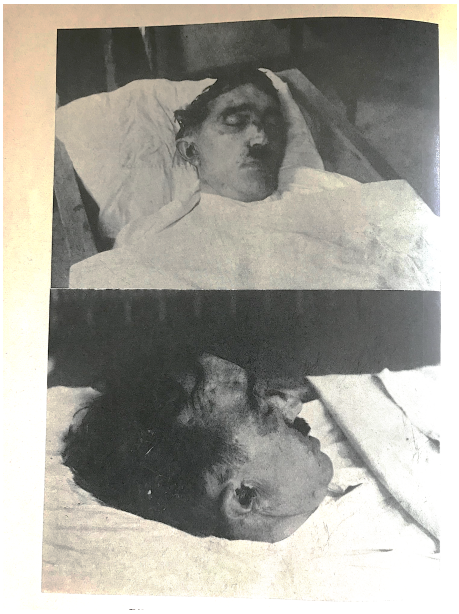


Fig. 3 : Le haut du corps du policier Johannes Przibilla (Spethmann, 1931 : 334 & 335)

Plus manifeste est la photographie largement diffusée du cadavre du mineur Ernst Mannertz, tué lors d'une opération de réquisition de camions aux usines Krupp par un détachement français le 31 mars 1923. L'opération, mise en échec par un barrage humain d'ouvriers sidérurgiques et d'employés des mines environnantes, oblige les soldats à faire feu pour se frayer un passage. La photographie veut prouver que l'homme a été transpercé par une balle dans le dos, ressortie par l'œil et la paroi nasale.[13] Le mineur n'étant pas en position d'agresseur, la manifestation aurait donc été pacifique, en contradiction avec le rapport des autorités françaises. Sur ces clichés, les visages ne sont pas crispés et semblent sereins, conférant un air digne aux martyrs. Les corps des victimes de l'occupation peuvent donc présenter des blessures exposées comme des stigmates glorieux, au contraire des atteintes sexuelles.

Les brutalités sévères et la torture sont trop souvent évoquées par les rapports et les témoignages pour n'être qu'inventions. Certaines sont d'autant plus plausibles que le contexte social et politique est particulièrement envenimé. Certains officiers et soldats sont en effet originaires des régions dévastées par les Allemands pendant la Première Guerre mondiale, quant aux Belges, ils ont enduré un régime d'occupation très virulent qui faisait fi des conventions internationales sur la protection des populations civiles, comme celles de La Haye. Parmi les jeunes recrues engagées dans l'occupation de la Ruhr, certaines ont perdu leur père au front. En outre, la lecture des cartes postales des appelés du service militaire servant en Allemagne laisse souvent surgir l'ennui ou le désarroi moral, malgré la censure. Un conscrit écrit à sa tante depuis Recklinghausen le 1er juillet 1923 qu'il a « moitié le cafard » parce que « c'est em-

[13] Spethmann, 1931 : photographies 330 & 331.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

bêtant de voir les copains partir en permission » alors que lui « reste ici parmi ces salauds de Boches ».[14] Cette situation favorise les transgressions par les jeunes gens, en particulier lorsqu'ils sont alcoolisés. Un arrêt militaire du 29 janvier 1923 interdit la vente d'alcool aux simples soldats dans la juridiction de la 47e Division, dans le secteur de Recklinghausen. Ce type d'ordonnance concerne d'autres villes de garnison. Selon les sources de l'administration et de la police allemande, ou des témoignages, n'importe quel citoyen peut être victime de l'arbitraire de l'occupant. Redoutables sont les emprisonnements, qui exposent au froid, à la faim, aux coups, en particulier de crosses d'armes ou de cravaches. Laisser croupir un « suspect » dans ses vêtements mouillés, la nuit dans un pièce froide, est un fait mentionné plusieurs fois. Les coups de baïonnette font partie des plaintes fréquentes, notamment dans les jambes et les fesses. Les corps fouettés et lacérés sont également des images instituées, comme cette photographie d'un dos entaillé de grandes bandes sanglantes des épaules aux fesses. Ce corps serait celui d'un policier de Buer en détention. Dans la ville minière de Herne, un croquis montre un homme bâtonné ou cravaché, poings liés et face contre le mur, dans la salle d'une école réquisitionnée, devant trois spectateurs qui semblent contentés par le spectacle. La photographie du policier de dos s'avère être un montage photographique,[15] quant au dessin, présenté comme la réplique d'un original fait sur la cloison de la salle de torture, il est difficile de prouver son authenticité.[16] Il n'empêche que les corps flagellés évoquent l'esclavage. L'inversion des codes renforce l'argumentation d'une population victime et sans défense : les anciens maîtres coloniaux, car ses colonies ont été soustraites au Reich allemand par le traité de Versailles, sont désormais sous le joug d'Africains noirs – même si dans les faits ceux-ci ne sont plus présents depuis 1921 – et sont fouettés ainsi qu'en servitude. Parmi ceux qui s'engagent dans la résistance contre les Français et les Belges se trouvent de jeunes Allemands, classes d'âge qui n'ont pas fait l'expérience du front et saisissent l'occasion d'actions combattantes pour se valoriser.

Les affres endurées dans les geôles de l'occupant sont des moments-clefs de la lutte, au cours desquels le corps et l'esprit devraient en théorie s'unir dans la ténacité à la douleur. Or, au contraire de ce type d'héroïsation, c'est un récit pragmatique de brutalités policières que livre Gustav von Oetinger, accusé d'espionnage : « Mon refus d'aveux stimula ces fonctionnaires avides de récompenses […] et l'alsacien Bähr essaya d'exprimer ses sentiments à coups de cravache, pendant qu'Allard et Berg me frappèrent à nouveau à coups de pieds et de poings. Le légionnaire Decker pensa aussi faire son devoir et m'asséna quelques coups sur la tête avec la crosse de son pistolet. Cet interrogatoire dura trois heures complètes et ne fut en réalité qu'un enchaînement complet de mauvais traitements. » Sans pouvoir distinguer ce qui tient du vécu de ce qui relève de l'art du romancier, il convient de souligner l'aspect plausible de la scène, d'autant plus que la victime compare son cas à un autre témoignage de torture publié dans la presse. Celui-ci concerne un commerçant nommé Drost, arrêté également pour espionnage, auquel le calvaire infligé est d'une telle intensité, qu'il fait ressortir par contraste les sévices subis par von Oetinger comme davantage concevables : « Un

[14] Stadtarchiv Herne, ansichtskarten Herne Nr. 3. Orthographe corrigée.

[15] Jeannesson, 1998 : 170.

[16] L'original aurait été dessiné au crayon de papier sur le mur selon l'historien local Carl Brandt, qui en aurait fait la copie.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

Français lui mit une allumette enflammée dans les cheveux, et lorsque Drost portait ses mains sur la tête pour se protéger, des coups de règle pleuvaient sur ses mains. Famin [le policier français tortionnaire] couronna la torture en violant Drost. Parmi les supplices qui suivirent, les parties génitales de l'Allemand furent frappées jusqu'au sang. Puis Drost fut traîné à travers la pièce, la tête cognée régulièrement contre le mur et les coins. » Le récit tire sa force de la narration détaillée mais sans émotion des tourments physiques endurés, comme si l'esprit et le corps des individus s'étaient scindés en deux.[17] Lorsque la conscience réapparaît, c'est pour accepter la victoire provisoire des bourreaux : « [...] mais ensuite j'étais effondré nerveusement à la suite des mauvais traitements qui avaient duré, ainsi que de la faim depuis mon incarcération et je ne vis pas d'autre issue que de signer le document dont j'ignorais complètement le contenu. » Le prisonnier Drost est lui aussi contraint d'écrire une lettre adressée à sa femme, qui l'invite à le rejoindre, le lieu de rendez-vous devant être pour elle celui d'un guet-apens.[18] Le corps garde son enveloppe charnelle dans ces supplices infligés par la police française aux Allemands, tant par la narration de la douleur que par les limites qu'impose la souffrance à l'individu, contraint de céder moralement.

3 Les enfants

Le corps des enfants est abondamment instrumentalisé, à tel point que des photographies d'enfants souffrant de la faim en Russie sont détournées et prétendues montrant ceux de la Ruhr occupée. Les autorités militaires ont installé un cordon douanier avec l'Allemagne non-occupée qui permet de contrôler les mouvements de voyageurs et les transports de marchandises. Cette frontière répond à plusieurs nécessités : éviter que ne s'immiscent dans le territoire occupé des résistants armés et des saboteurs, avoir la main sur le fret ferroviaire et routier, afin de prélever des droits de douane. Cette frontière interne au Reich doit aussi miner la politique de grève dans la Ruhr, soutenue économiquement par le gouvernement allemand. Cette enclave géographique est effectivement perçue comme un corps étranger qui se grefferait sur l'espace national. Plusieurs textes officiels français affirment cependant que l'approvisionnement en produits alimentaires n'est pas entravé, alors que le gouvernement allemand accuse au contraire les Français d'affamer la Ruhr, en empêchant la circulation des convois de wagons de nourriture. Le lait destiné aux enfants est l'enjeu de toute une propagande qui soutient les récriminations officielles allemandes. Une caricature titrée « Sarcasmes français » parue dans le journal satirique *Simplicissimus* représente des soldats – parmi lesquels, un à l'arrière semble plus foncé de peau – buvant du lait et en distribuant à leurs chiens, pendant que trois enfants faméliques s'en vont en pleurs. La légende indique : « Tous les enfants du territoire occupé savent qu'on boit leur lait. Malgré cela, les Boches prétendent que nous serions assoiffés de sang » (figure 4). Les soldats sont engoncés dans les uniformes caractéristiques (casque Adrian, manteau évasé sur les cuisses, bandes molletières), les corps que nous devinons bien portants y semblent tenus confortablement au chaud. Les enfants eux, dont un nourrisson aux traits creusés par la faim, apparaissent peu protégés du froid dans la mince étoffe usée de leurs vêtements. Le lait évoque bien entendu non seulement l'enfant, mais aussi la

[17] Le Breton, 2010 : 141-147.
[18] Oetinger, 1925 : 15-19.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

mère nourricière et symboliquement la mère patrie – bien qu'en Allemagne il s'agisse d'un « *Vaterland* ».



FIG. 4 : « Sarcasmes français », caricature de février 1923 tirée de *Simplicissimus* et légendée « Tous les enfants du territoire occupé savent qu'on boit leur lait. Malgré cela, les Boches prétendent que nous serions assoiffés de sang ».(Krumeich, 2004 : 21)

Mettre en scène les enfants est d'autant plus important que la réputation internationale de l'Allemagne est entachée des exactions commises par ses armées pendant la Première Guerre mondiale, où aux faits réels comme les fusillés de Dinan d'août 1914, parmi lesquels des bébés, s'amalgament les rumeurs comme les mains coupées d'enfants en guise de représailles. L'enfant devient dès lors une figure centrale de la propagande allemande contre l'occupation française de 1923, afin de contrer les effets durables de la campagne d'opinion anti allemande attisée et entretenue depuis le conflit précédent. Dans cette caricature sont associés deux fluides corporels vitaux : le sang et le lait, dont les Français se gaveraient à la manière de vampires. Si pendant la Première Guerre mondiale, les soldats allemands étaient régulièrement dépeints avec un visage monstrueux, les caricaturistes allemands réservent à leur tour les faciès bestiaux aux Africains et figent les Français de métropole dans des traits qui expriment la cruauté. Les officiers notamment sont figurés avec un sourire sadique, surmonté d'une fine et longue moustache qu'orne un nez bourbonien. Certains dessins sont si explicites que la légende devient presque superflue, tel celui d'une enfant, tétine à la bouche et tirant comme jouet, un canon miniature au bout d'une ficelle. Elle s'écarte d'un alignement de soldats brandissant leurs baïonnettes, commandés par un officier menaçant, forçant la petite fille à l'expulsion hors de la zone occupée, comme le pratiquent les autorités militaires françaises à l'encontre des résistants allemands qui menacent l'ordre public. La légende explique : « Edith-Ingeborg Selig, âgée de 14 mois, expulsée de Wiesbaden le 9 février. Motif : mise en danger de la sécurité de l'armée française d'occupation. »[19] La mise en contraste des corps de la

[19]Krumeich, 2004 : 350.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

soldatesque compactés en une meute et de celui, inoffensif, de l'enfant, qui se trouve sur le passage de la troupe, est un procédé récurrent. Les réquisitions au profit des troupes d'occupation, les difficultés d'acheminement des produits alimentaires, la paralysie économique qui fait s'envoler les prix, les occupations d'écoles par les troupes, provoquent en vérité une situation extrêmement critique pour les enfants. Leur alimentation et en particulier en lait, préoccupe sévèrement les autorités allemandes. Il est estimé que jusqu'à 300 000 d'entre eux sont évacués à l'extérieur de la Ruhr dans des institutions ou des familles d'accueil, à cause de la sous-alimentation, des maladies respiratoires et des risques de tuberculose. Cependant, à la différence des hommes et à l'instar des femmes, la représentation du corps des enfants s'inscrit dans des stéréotypes qui dressent des portraits symboliques plutôt que réalistes. Le recueil de photographies de Hans Spethmann est représentatif : les victimes photographiées sont pour la plupart des adultes de sexe masculin. Un seul corps d'écolier est montré, apprêté dans un cercueil, dont le visage est marqué d'un impact de balle net, sans déchirure du crâne. Il aurait été frappé par un projectile alors qu'il était en train de jouer.[20] Malgré la situation de violence qui s'abat sur les êtres les plus vulnérables de la société, il pèse sur la représentation des corps des enfants et des femmes un tabou.

4 Corps sales

La pudeur enserre l'image corporelle alors que pourtant, les sociétés européennes urbaines s'immergent dans la modernité des années 1920, technique, artistique et sociale. Les corps sont stylisés par les dessinateurs ou lorsqu'ils sont photographiés, ils révèlent des stigmates que la pellicule noire et blanc édulcore. La littérature parvient mieux à conférer aux individus leur chair, sous la forme d'une apparence parlante. Peu de parties du corps sont visibles chez un combattant en uniforme, hormis le visage et les mains. Ernst Kumpf responsable de l'enseignement à Witten, compare dans un texte pamphlétaire de 1925 les soldats des tanks français à l'idée qu'il se fait des « peuples des Balkans demi-sauvages ». Chez un autre, résistant à l'invasion française, un équipage de chars produit cette impression : « Des visages noirs et dégoûtants regardent au-dehors [des chars]. Certes lorsque quelqu'un a des taches d'huile noires sur le visage, ce n'est jamais joli. Mais les types assis devant nous sont vraiment le rebut de la civilisation française. Des visages de bagnards. Maintenant je comprends les horreurs qui ont en effet été infligées aux lycéens de Bochum par les tankistes. »[21] L'humanité de ces hommes est souillée par l'huile de l'arme mécanique qui permit en partie aux Français de remporter des victoires en 1918. Hommes-machines déshumanisés, qui auraient selon l'auteur perpétré des agressions dont la nature est tue, ces tankistes offrent une image qui fait écho aux tirailleurs d'Afrique par leur peau noircie. Alors que finalement les images de presse et des administrations allemandes suggèrent plus les corps qu'elles ne les exhibent, les municipalités se livrent à un reportage photographique détaillée une fois que les troupes d'occupation ont quitté la Ruhr à l'été 1925. Il s'agit d'appuyer des demandes d'indemnisation auprès du gouvernement du Reich et en même temps de dénoncer les destructions commises. Les dossiers constitués rassemblent par exemple, des prises de vue de salles de classes aux meubles et

[20] Spethmann, 1931 : photographie 336.
[21] Reith, 1934 : 66.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

au fourneau détruit, des bureaux de mine saccagés, avec graffitis aux murs. Il est difficile de distinguer la mise en scène des déprédations effectives. Certes, l'hébergement de plusieurs milliers de soldats dans les villes et campagnes se heurte au manque de logements disponibles : écoles, lycées, salles communales, de spectacle, auberges, hangars, gymnases sont occupés. L'entassement humain, les conditions d'hygiène précaire et le peu d'égard pour les locaux contribuent à la saturation des installations sanitaires, ce que les rapports allemands ne manquent pas de mentionner, tels les murs des toilettes de l'hôtel de ville de Herne, imbibés d'urine. Des latrines bouchées et qui débordent sont photographiées (figure 5). Un usage inapproprié rendrait le cliché plausible, même si théoriquement les soldats ont tout intérêt à maintenir les lieux d'aisance en fonctionnement, car indispensables à la vie en communauté.[22] Les corps des soldats sont désormais absents de la scène mais leurs traces persistent, dans ce qui est présenté comme les marques ignobles de ce qui fut expulsé de leurs organismes. Cette souillure par les excréments est un raccourci de toute la campagne de diffamation de l'occupation de la Ruhr : les corps purs de la population allemande ont enduré la pénétration – un des qualificatifs de l'occupation est « *Einbruch* », soit « effraction » – d'organismes mortifères. Dans ce contexte, il paraît donc impératif aux Allemands que par contraste, les représentations des victimes réelles ou supposées s'efforcent de leur rendre leur dignité, fût-ce sous la forme de corps impalpables.



Fig. 5 : Toilettes du 46 Breitestraße à Witten après le départ des soldats, (Stadtarchiv Witten)

Alors que l'événement dura peu (deux ans et demi) à l'échelle du temps conflictuel du XX^{e} siècle, l'occupation de la Ruhr fut source d'inspiration pour les dessinateurs et les publicistes. Dans la dénonciation de l'invasion française, le corps tient un rôle paradoxal : central car incarnation des atteintes que lui portent les soldats mais à la corporalité floue, car figuré de façon symbolique dans les caricatures, absent des écrits qui se rapportent au viol, ou terne pièce à conviction photographique du meurtre. Il faut s'interroger sur la dissociation de l'esprit et du corps dans cette campagne de

[22] Un échange épistolaire tendu de mai 1923 entre la municipalité de Recklinghausen et le général français montre combien le bon fonctionnement des toilettes est important, particulièrement pour éviter les épidémies.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

propagande. Le corps rendu précieux est-il présenté comme habité par un individu ou est-il interchangeable avec d'autres ? Les atteintes à l'intégrité physique provoquées par la guerre industrielle de 1914-18 ont transformé durablement la conception de la chair et cette exhibition de corps victimes des exactions franco-belges, tout en leur conférant une teneur solennelle, peine à les rendre sensibles ou témoins de la vie dont ils sont ou furent les réceptacles.

Bibliographie

Sources :

Service Historique de la Défense (Vincennes), GR 19 NN 34 (Armée du Rhin), *Dossiers et incidents : correspondance, état, notes, comptes rendus, registres (1919-1923), N° 166 à 228.*

Stadtarchiv (archives municipales) Bottrop, Herne, Recklinghausen, Witten.

Articles et ouvrages :

Audoin-Rouzeau, Stéphane, « Massacres. Le corps et la guerre. » in Jean-Jacques Courtine (dir.), *Histoire du corps. 3. Les Mutations du regard. Le XXe siècle,* Paris, Seuil, 2006 : p. 293-334.

Boschmann, Werner (éd.), *Ruhrbesetzung 1923. Ein Jahr spricht für sich*, Bottrop, 2023.

Chesnais, Jean-Claude, *Histoire de la violence*, Paris, Robert Laffont, 1981.

Engberding (Stadtschulrat), *Geschichte der Besetzung der Stadt Bottrop durch französische und belgische Truppen in der Zeit von 11.1.23 bis 20.7.25*, Bottrop, 1927.

Girard, René, *La violence et le sacré*, Paris, Fayard / Pluriel, 2010.

Hetz Karikaturen : Zur Psychologie der Entente, Berlin, Curtius, 1918.

Horne, John ; Kramer, Alan, *1914. Les Atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique* (traduction française), Paris, Tallandier / Texto, 2011.

Jeannesson, Stanislas, *Poincaré, la France et la Ruhr (1922-1924). Histoire d'une occupation,* Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1998.

Krumeich, Gerd ; Schröder, Joachim (éds.), *Der Schatten des Weltkriegs. Die Ruhrbesetzung 1923*, Essen, Klartext, 2004.

Le Breton, David, *Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance*, Paris, Métaillé, 2010.

Le Naour, Jean-Yves, *La honte noire. L'Allemagne et les troupes coloniales françaises, 1914-1945*, Paris, Hachette, 2004.

Oetinger, Gustav (von), *In Ketten vom Ruhrgebiet nach Saint Martin de Ré : Erlebnisse politischer Gefangener im Ruhrgebiet, im Rheinland und in Frankreich 1923/1924*, Essen, Julius Hergt, 1925.

Reith, Willi, *Stacheldraht im Ruhrgebiet ! - Von Ruhrkampf, Haft und Freiheitsdrang !*, Lorch-Württemberg, Karl Rohm, 1934.

Sartre, Jean-Paul, *La p… respectueuse*, Paris, Gallimard, 1947.

Spethmann, Hans, *Der Ruhrkampf 1923 bis 1925 in Bildern*, Berlin, Reimar Hobbing, 1931.

Vigarello, Georges, *Histoire du viol. XVI^e^-XX^e^*, Paris, Seuil, 1998.

Wentzcke, Paul, *Ruhrkampf. Einbruch und Abwehr im rheinisch-westfälischen Industriegebiet. Erster Band*, Berlin, Reimar Hobbing, 1930.

Wigger, Iris, « "Against the laws of civilisation" : Race, Gender and Nation in the International Racist Campaign Against the "Black Shame" », in *Berkeley Journal of Sociology,* vol. 46, Berkeley, California, 2002, p. 113-131.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779